

**Charlotte Moundlic, *Les invités*, éditions Thierry Magnier, Petit Poche
- version raccourcie**

1

Ce matin-là, il faisait plutôt beau, chacun se préparait à partir pour la journée. La sonnette a retenti dans la maison. C'était inhabituel, personne ne vient si tôt. Ma mère s'est levée pour ouvrir. Au son de sa voix, on la sentait surprise, elle ne semblait pas connaître ces visiteurs. Bien entendu, elle les a invités à entrer. Ils étaient nombreux, une dizaine peut-être. La plupart étaient très grands et ceux-là ne parlaient pas notre langue. Un seul, plus petit, de notre taille, la maîtrisait presque sans accent.

Dans la région tout le monde arrive à se comprendre car ce sont des langages proches, issus les uns des autres. Eux, parlaient une langue incompréhensible. Aucun de leurs mots ne nous était familier. On se demandait bien d'où ils pouvaient arriver. Quand on a posé la question au petit, il n'a pas répondu.

2

Ils sont entrés. On a dû se pousser pour leur faire de la place. On leur a donné des biscuits et un jus pour se désaltérer. Ils avaient apporté des choses de chez eux pour nous les faire goûter. Ce n'était pas très bon, mais on a mangé quand même. Ils sont restés là toute la journée. Alors nous aussi. Ça n'aurait pas été poli de les laisser seuls.

Avec des gestes, on arrivait à peu près à se comprendre. Puis le petit a pris la parole pour demander s'ils pouvaient rester ici. Comme ils étaient vraiment gentils, on a accepté. Chez nous, l'hospitalité est une valeur très importante, on ne refuse jamais de recevoir quelqu'un.

3

C'était un peu compliqué de dormir à quinze dans une maison où l'on habite à cinq habituellement. Mes parents ont décidé de laisser leur chambre ainsi que celle de ma soeur. Toute la famille s'est installée dans la pièce que je partage avec mon frère. Lui et moi dans le même lit, ma soeur et mes parents sur un matelas posé sur le sol. On ne pouvait plus bouger. Quand on s'est mis au lit, papa a dit en rigolant que c'était une sacrée expérience. Maman lui a demandé s'il savait jusqu'à quand ils souhaitaient rester. Papa a dit que ce ne serait probablement pas très long. Puis on s'est tous endormis.

4

Je me suis levé le premier et en descendant j'ai eu l'impression qu'ils étaient encore plus nombreux que la veille. En remontant, j'en ai parlé à papa qui est descendu voir à son tour. Quand il est revenu, il nous a dit qu'il avait parlé avec le petit et qu'effectivement d'autres étaient arrivés pendant la nuit. Il a souri, un peu crispé, en nous disant que ce n'était pas grave puis nous a demandé d'aller chercher du pain.

Sur le chemin de la boulangerie, nous avons constaté avec mon frère qu'il se passait la même chose chez nos voisins. Dans chacune des maisons, un groupe était arrivé au même moment que chez nous. À notre retour, la maison était

impeccable, ils avaient roulé leurs tapis. On a pris un bon petit déjeuner et la journée s'est déroulée comme la veille et ainsi de suite pendant plusieurs jours.

5

Puis est arrivé le moment où il ne restait plus grand chose dans les placards. Nos invités ne semblaient pas inquiets et, toujours en souriant et en chantant, ils nous ont expliqué comment faire pousser des graines qu'ils avaient apportées. Il y en avait des dizaines et des dizaines de sacs. On s'est dit qu'à nous tous ça allait être drôlement efficace pour planter. Finalement, nous avons travaillé seuls. Ils étaient trop grands et trop lourds nous ont-ils dit. Ils risquaient d'écraser les pousses trop fragiles de nos plantations. Les invités nous encourageaient en chansons et ça nous donnait du coeur à l'ouvrage.

En quelques jours, nous avons retourné, mouillé le sable et planté un nombre considérable de graines. C'étaient des céréales qui poussaient extrêmement vite à condition de s'en occuper sans arrêt et de les arroser toutes les trois heures. Nous nous sommes relayés jour et nuit avec les autres villageois des collines. Au bout de deux mois, nous avons commencé à récolter.

6

À la maison, c'était un peu dur, on dormait tous dans le même lit. Nous avons dû céder un matelas à un des invités qui dormait maintenant avec nous. J'ai commencé à ressentir une certaine lassitude, de l'agacement. Pour la première fois, j'ai pensé que leur présence était un peu pesante.

7

À de ce moment-là, j'ai fait plus attention à ce qui se passait et plusieurs choses m'ont paru étranges. La récolte abondante disparaissait et ne revenait pas, contrairement aux promesses faites par nos invités. Ces derniers devenaient distants, irritables et de moins en moins prévenants.

Et un matin, en nous levant, nous avons trouvé devant notre porte des sortes de bottines en cuir comme celles que portaient nos invités. Elles n'étaient pas du tout adaptées à nos collines. À cause de la chaleur et de l'humidité, ma mère avait dû, à plusieurs reprises, soigner les pieds abîmés de plusieurs d'entre eux. Mon père a expliqué aux invités que nous les remercions beaucoup mais que nous ne pouvions pas porter ces chaussures. Nos pieds étaient habitués aux sandales qui laissaient couler le sable chaud entre les orteils et grâce auxquelles nous nous déplaçons sans souci. Ils nous ont regardé avec un regard très dur en nous expliquant que c'était beaucoup mieux pour nous et qu'il n'était plus question de nous laisser marcher avec des sandales. On a pensé qu'ils blaguaient et nous avons essayé d'emprunter le chemin des champs. Ils se sont postés face à nous, faisant barrière de leurs corps pour nous empêcher d'avancer. Mon père a tenté de forcer le passage en douceur. Ils l'ont frappé.

8

Pendant un instant, anéanti par ce qui venait de se passer, nous n'avons pas bougé. Puis, retrouvant nos esprits, nous avons tenté de nous interposer. Face à eux, nous ne faisons pas le poids. En le regardant, j'ai vu la peur dans les yeux de mon père. D'un geste de la main, il nous a arrêtés. En quelques minutes, nous portions ces bottines qui nous sciaient les pieds. Ce jour-là, dans les champs, plus personne ne chantait. Tous nos voisins étaient chaussés

comme nous.

...

Définir l'hospitalité

L'hospitalité est-elle fondamentalement :

- Un devoir ? Jusqu'où allons-nous par devoir ? Jusqu'où est-il juste d'aller par devoir ? Le devoir est-il un moteur légitime du comportement moral ? Y a-t-il d'autres moteurs qui vous paraissent plus légitime ?

- Une réponse à un comportement d'autrui ? Et dans ce cas, nous n'accueillerions que ceux qui se conduisent d'une façon nous semblant mériter l'hospitalité ?

- Un acte de générosité ? La générosité est-elle gratuite ? D'où vient-elle ?

...

Idée directrice n°1 : il y a des limites à l'hospitalité.

De quoi dépend notre hospitalité ?

De notre caractère ? Est-ce lié à un aspect particulier du caractère de quelqu'un ? Lequel ?

De nos valeurs ? (dans le texte : « Chez nous, l'hospitalité est une valeur très importante, on ne refuse jamais de recevoir quelqu'un »). Ces valeurs sont-elles culturelles, familiale ou personnelle ? (que veut dire ce « chez nous » à votre avis) ?

Du comportement de ceux que nous accueillons ? Si oui : quels comportements ? Quelles attitudes ? (dans le texte « comme ils étaient vraiment gentils, on a accepté (qu'ils restent)). Qu'est-ce qui « ne se fait pas » quand on est invité ? Pourquoi ? Quand est-il juste alors que cela se fasse ? Est-ce particulièrement scandaleux de frapper celui qui t'accueille ?

De sa durée : on pourrait être hospitalié un temps, mais pas en permanence et à jamais ? Pouvez-vous imaginer ce que serait l'hospitalité sans fin ? A quel besoin ou désir s'opposerait-elle ?

Idée directrice n° 2 : Les règles de l'hospitalité

On dit parfois que l'hospitalité obéit à des règles : qu'est-ce que cela signifie ? Quelles seraient les règles de l'hospitalité ? D'où viennent-elles ? Quand dit-on que quelque chose n'est pas poli ? Y a-t-il un rapport entre la politesse et les règles de l'hospitalité ? Est-ce la même chose de dire qu'il y a des règles de l'hospitalité et qu'il y a un art de recevoir ? Que serait cet art de recevoir ? La politesse est-elle une vertu utile quand d'autres vertus ne sont pas présentes ? Est-elle un pis-aller ?

Idée directrice n°3 : Accueillir des invités, c'est un peu comme accueillir des étrangers

Où sont les différences ? Les proximités ?

Y a-t-il des conditions supplémentaires qui permettraient à un étranger de devenir un invité ?

L'inverse a-t-il un sens : un invité peut-il devenir un étranger ?

Idée directrice n° 4 : Se conduire comme des étrangers

Quand disons-nous que nous nous conduisons comme des étrangers ? Cela est-il toujours péjoratif ? Peut-il y avoir des avantages à se conduire comme des étrangers ? Lesquels ?

Quels sont les bonheurs de la familiarité ? Quels sont ses écueils ?

Idée directrice n°4 : y a-t-il un rapport entre étranger et étrange ?

Les étrangers se conduisent-ils toujours de façon étrange ? A quelles

conditions ne sont pas étrangers pour nous ? Y a-t-il alors des degrés dans l'étrangeté (de sorte qu'on puisse dire que seuls les plus étrangers se conduisent de façon étrange) ?

Qu'est-ce qui fait l'étrangeté d'une chose ?

Idée directrice n°5 : y a-t-il un rapport entre l'étranger et la peur ?

On parle de « xéno-phobie », ce qui dit que l'étranger n'est pas d'abord détesté, il est craint (phobos=peur ; phobique).

L'étranger est-il effrayant ?

L'étranger est-il dangereux ?

T'arrive-t-il de craindre les étrangers ?

Quelle est l'origine de ce sentiment ?

Y a-t-il une différence entre le fait qu'un étranger soit dangereux et le fait qu'il soit effrayant ?

Le nombre des étrangers change-t-il la nature du sentiment éprouvé face à eux ?

L'étranger représente-t-il une menace ? De quoi ? Quand la menace se précise-t-elle (si elle se précise) ?

Idée directrice n° 6 : que faire avec un cadeau indésirable ?

Peut-on refuser un cadeau ? Quels motifs vous paraissent légitimes ?

Un cadeau doit-il être approprié pour être un véritable cadeau ? Pourquoi parle-t-on de « cadeau empoisonné » ?

Idée directrice n°7 : les difficultés de la promiscuité

Pouvons-nous prendre plaisir à la promiscuité ? A quelles conditions ?

Quand la promiscuité est-elle un désagrément ?

Qu'indique sur nous (et notre humanité/animalité) fait qu'elle soit parfois un désagrément ?

Idée directrice n°8 : Dormir avec quelqu'un : ce n'est pas évident

Pourquoi ? Y a-t-il des conditions pour dormir avec quelqu'un ? Qu'est-ce qui est susceptible de nous gêner davantage dans le fait de dormir avec quelqu'un plutôt que de manger avec quelqu'un, de parler avec quelqu'un, de marcher ou de faire du sport avec quelqu'un ?

Références/citations :

- MONASTERE - Critique de la parrhêsia (le fait de tout dire, étymologiquement) dans la tradition chrétienne où le terme désigne l'« excessive liberté de parole et d'allure du moine qui se sent 'chez lui' partout, au lieu de se faire une âme de pèlerin », opposée donc à la *xéniteia* souhaitée¹. Le moine occidental n'est jamais chez lui, il est visiteur permanent avec ce que cela exige de tension et de contrôle permanent de soi. La *xéniteia* (étrangeté) définit un idéal d'expatriation, d'exil (au désert par excellence : dans un lieu qui est comme non-lieu, nulle part), qui peut être un combat intérieur contre la socialisation et les objectifs humains d'une vie active qui impliquent toujours de s'annexer des territoires (**qualité morale liée au sentiment de se sentir partout comme un étranger**).

¹ Pl. Deseille, *L'Évangile au désert*, Paris, 1965, p. 132, n. 14. Cf. également A.-J. Festugière, *Les moines d'Orient*, t. 3/ 1, Paris, 1961, p. 66, n. 27 ; et surtout B. Steidle, « Parrhêsia-praesumptio in der Klosterregel St. Benedikts », in *Zeugnis des Geistes*, Beuron, 1947, p. 44-61.

- **CONVENANCE** - Michel de Certeau : répression minuscule, processus d'éducation implicite et très puissant. « La convenance est la gestion symbolique de la face public de chacun de nous dès que nous sommes dans la rue. La convenance est simultanément le mode sous lequel on est perçu et le moyen contraignant d'y rester soumis ; en son fond, elle exige que toute dissonance soit évitée dans le jeu des comportements, et toute rupture qualitative dans la perception de l'environnement social. C'est pourquoi elle produit des comportements stéréotypés, des 'prêts-à-porter' sociaux, qui ont pour fonction de rendre possible la reconnaissance de n'importe qui en n'importe quel lieu » (L'invention du quotidien, t. II, p. 28-29). *Mediocritas* : art de la neutralité, du comportement normal, moyen. Ne pas « se faire remarquer ».
- **SE FAIRE DISTANT** - proportion inverse entre distance corporelle et distance psychique présente dans des mécanismes qui nous sont familiers. Ainsi, en cas de promiscuité avec des étrangers par exemple si l'on va habiter quelques jours dans une famille d'amis, il y a une compensation dans la proximité ou promiscuité physique introduite par les bonnes manières, par la retenue, par la délicatesse, par un silence qui peut aller jusqu'à retenir la respiration, etc. qui produisent de l'espace entre les individus. On voit cela également très manifestement dans un **ascenseur** et dans des transports publics bondés où la proximité physique avec des étrangers est inversement proportionnelle avec la distance comme disposition momentanée des individus. Comme le décrit Edward T. Hall avec un brin d'humour, « la tactique de base consiste à rester aussi immobile que possible et, si c'est faisable, à s'écarter au premier contact étranger ». En cas d'impossibilité, les muscles des zones en contact restent contractés pour signifier le côté involontaire, voire même déplaisant de ce contact. Tout, dans la posture du corps, manifeste le refus de la proximité et signifie fortement qu'elle est imposée et non choisie et désirée. Ce qui est caractéristique du monachisme, c'est d'y mettre la forme injonctive : les muscles doivent être contractés parce qu'il faut éviter la détente et le plaisir dans les contacts corporels - et il nous reste encore quelque chose de ceci puisque Hall emploie lui-même cette forme injonctive pour parler des contacts corporels avec des étrangers : « ... dans les ascenseurs bondés, dit-il, les mains doivent rester le long du corps ou servir seulement à s'assurer une prise sur la barre d'appui. Les yeux doivent fixer l'infini et ne peuvent se poser plus d'un instant sur quiconque »².
- **ETRANGETE. CAMUS** « voici l'étrangeté : s'apercevoir que le monde est 'épais', entrevoir à quel point une pierre est étrangère, nous est irréductible, avec quelle intensité la nature, un paysage peut nous nier. Au fond de toute beauté gît quelque chose d'inhumain et ces collines, la douceur du ciel, ces dessins d'arbres, voici qu'à la minute même, ils perdent le sens illusoire dont nous les revêtions, désormais plus lointains qu'un paradis perdu. L'hostilité

2 Hall, *La dimension cachée...*, p. 150. Il faudrait peut-être aussi étudier l'aménagement intérieur des monastères dans cette perspective pour voir comment les espaces sont organisés de manière à susciter cette distance subjective entre les individus : les législateurs ont-ils tenté, voire réussi à susciter ces espaces qu'un anthropologue américain, Osmond, appelle les espaces sociofuges, c'est-à-dire ces espaces qui, comme les salles d'attente, ont pour effet de maintenir le cloisonnement des individus, et cela par distinction avec les espaces sociopètes, comme les terrasses de café, qui provoquent au contraire les contacts. Osmond avait constaté que l'hôpital qu'il dirigeait abondait en espaces sociofuges et en possédait fort peu de sociopètes. En outre, le personnel hospitalier préférait les premiers aux seconds parce qu'ils étaient plus faciles à tenir en ordre. Ainsi, dans les halls, les chaises retrouvées en petits cercles après les visites étaient aussitôt après réalignées militairement le long des murs. Osmond avait remarqué les impacts de la décoration nette et neutre d'un service nouvellement construit pour les femmes âgées : plus les patientes demeuraient dans le service, moins elles semblaient converser entre elles. Il serait intéressant de voir si l'ordre dans lequel on maintenait les monastères était construit pour avoir de tels effets et comment les moines ont peut-être eu ainsi une certaine science inconsciente de ces mécanismes d'organisation de l'espace. La construction des cathédrales répondait à des exigences dictées par les effets exercés sur les fidèles par la grandeur, l'harmonie, la proportion et le jeu des lumières, il n'est pas abusif de penser que les monastères aient pu être construits en fonction d'un certain savoir des effets de l'organisation spatiale sur les moeurs des gens qui y vivaient.

primitive du monde, à travers les millénaires, remonte vers nous » (Le mythe de Sisyphe, Folio poche, p. 30)